

Québec français



La Vie avec mon père Au nom du père et des fils

Chantale Gingras

Numéro 138, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. (2005). Compte rendu de [La Vie avec mon père : au nom du père et des fils]. *Québec français*, (138), 100–102.

Un homme sait quand il vieillit, car il commence à ressembler à son père.

Gabriel Garcia Marquez

La Vie avec mon père

Au nom du père et des fils

Avec ce deuxième film, Sébastien Rose nous offre une nouvelle incursion dans la vie de famille : après l'ode à la mère entendue dans *Comment ma mère accoucha de moi pendant sa ménopause*¹ (2003), il entame ici une polyphonie fort intéressante consacrée cette fois au père. *La Vie avec mon père*² est une comédie dramatique qui se penche de belle façon sur la relation père-fils. C'est un film sans prétention, bien construit et bien pensé, tourné manifestement dans la bonne humeur et avec talent, tant devant que derrière la caméra. Portrait d'une famille type... atypique.

Au centre, il y a le père, François Agira, la mi-soixantaine bien affirmée, hédoniste impénitent, qui voyage et cueille le bon temps sans se soucier du lendemain. Partout où il va, il traîne dans ses bagages la fierté et l'orgueil d'avoir écrit un roman à succès, dont les redevances lui permettent de rester à flot. À sa gauche, il y a son fils Patrick, « jeune cadre dynamique » chargé du développement de produits et du marketing dans une importante compagnie pharmaceutique, qui mesure sa réussite personnelle à l'aune des profits enregistrés par sa compagnie. Patrick est une machine, une calculatrice ambulante, presque dénuée d'émotions. À la droite du père, il y a Paul, qui marche dans les pas de son paternel, éternel adolescent incapable de se prendre en main, écrivain sans colonne vertébrale, tapi dans l'ombre du père. Le portrait d'ensemble est décentré, légèrement flou, résolument poussiéreux :

le retour inattendu du père opérera une mise au point essentielle et dépoüssiérera quelques souvenirs au passage.

Les hommes pluriels

François Agira (interprété par Raymond Bouchard) est le type même du rêveur. Comme son patronyme l'indique, il n'a pas encore vraiment agi, tout est encore à venir. Il jongle avec les mots, les idées, reste dans l'imaginaire, entre peu dans l'action. C'est un homme qui parle beaucoup, mais qui accomplit peu en bout de ligne. À la fin de sa vie, il a laissé peu de choses derrière lui, si ce n'est l'image d'un rêveur invétéré et son roman, *L'homme singulier*, une poignée de feuilles publiées jadis chez Boréal, sur lesquelles repose une grande part de sa légitimité en ce bas monde. François, c'est aussi l'incarnation même du baby-boomer, rapide sur la gâchette pour distiller des sentences et des

aphorismes sur la vie, souvent tirés de sa propre expérience. Il a quelque chose de caricatural : sa vie est entièrement tournée vers le plaisir, il ne sent le poids d'aucune obligation, ne se soucie aucunement du lendemain, lui qui a évolué dans une société où régnait l'abondance. François, c'est enfin le baby-boomer qui refuse de vieillir, qui continue à voir dans le miroir un trentenaire et non un sexagénaire, et qui s'explique mal pourquoi tout à coup le plaisir devient hors d'atteinte. Après avoir bourlingué un peu partout à travers le monde et être resté six mois à Rome, il rentre inopinément à Montréal... et chamboule la vie de ses deux fils.

Paul (interprété avec justesse par Paul Ahmarani), le plus jeune fils, l'écrivain en herbe, est en quelque sorte le prolongement de son père. Rêveur et beau parleur, il vit au jour le jour de mots, de vin, de la beauté des femmes et de l'air du temps. Il quatte

la maison du père, située dans le riche quartier Outremont. Sa désinvolture, l'attitude sans souci qu'il se donne l'acculent cependant au pied du mur. Même s'il voudrait vivre comme son père et ne pas se soucier du lendemain, le lendemain le rattrape constamment : le huissier (qu'il voit si souvent qu'il le tutoie !) et les factures percent des brèches de plus en plus grandes dans son cocon hédoniste. Heureusement, il y a la présence lumineuse de sa blonde Sylvie (interprétée par Hélène Florent, d'un naturel charmant), qui l'accompagne dans sa recherche de plaisir et dont la seule présence donne encore plus de saveur au vin.

Patrick (interprété de façon brillante et nuancée par David La Haye), c'est le cérébral de la famille. Pour lui, le plaisir, c'est une équation mathématique, une formule chimique. Le plaisir, il le recherche, il l'emprisonne dans une capsule, le distribue à tous vents. Pour lui, le plaisir tient au creux de la main : il s'appelle anti-dépresseur, il s'appelle Viagra. Il évolue dans des bureaux aseptisés, très *design*, très *high-tech*, dans les couloirs desquels il circule presque au pas de course – parce que le temps, c'est de l'argent –, flanqué de ses deux conseillers qui l'informent des derniers sondages. Son leitmotiv : « Donnez-moi des chiffres ! ». Patrick sait quel pourcentage d'hommes ne bandent plus une fois passée la cinquantaine, sait combien de fois en moyenne par semaine les couples québécois couchent ensemble, sait l'évolution du nombre de dépressions au pays depuis les sept dernières années. Par contre, il ne s'arrête pas une seconde pour penser à sa propre vie, à ses propres statistiques, ne sait visiblement plus quand il a couché avec sa femme pour la dernière fois. Pour lui, le plaisir c'est une marchandise que l'on vend, non un but que l'on poursuit. Chaque soir, il rentre chez lui avec sa BMW au coffre rempli de caisses de Viagra et d'anti-dépresseurs et se stationne dans l'entrée de sa grande maison ultra-moderne, d'où ne s'échappent aucun cri de jouissance, aucun rire, pas même celui des enfants.

Le père de tous les vices

Difficile d'imaginer personnalités plus antithétiques que celles des deux frères Agira : l'un n'est tourné que vers la productivité, l'autre, dans l'attente d'un éclair de génie, végète tout le jour ; l'un dirige, coor-

donne, contrôle tout, émotions comprises, l'autre procrastine, explose, fout le bordel. Quand les deux frères apprennent que leur père n'est pas seulement revenu parce qu'il manque d'argent, mais aussi parce qu'il éprouve des problèmes de santé, ils réagiront bien différemment. Paul poursuit la fiesta avec son père et fait la grimace aux problèmes d'argent, Patrick tente de sauver les meubles (au sens littéral !) et s'inquiète pour la santé de son père. François et Paul agissent comme des adolescents, ils sont rieurs et buveurs, disent leur amour des femmes, traînent au lit jusqu'à midi. Par la force des choses, Patrick se voit confier le rôle de père : c'est lui qui entreprend de rénover la maison en ruine pour tenter d'effacer les dettes. Quand la santé de François se détériore soudainement, Patrick prend les choses en mains et donne ses directives. Mais ce que Patrick construit, Paul le détruit : il sabote les travaux de rénovation de

la compagnie de son frère, Paul les réduit en poudre pour pouvoir les vendre à des junkies.

Les personnages sont cependant loin d'être unidimensionnels et ils prennent une belle profondeur à mesure que progresse la maladie du père. Ils apprennent à vraiment vivre leurs émotions plutôt que de les fuir (pour Patrick, dans le travail ; pour Paul, dans l'alcool et les drogues). C'est aussi à ce moment que de nouveaux liens se tissent entre les deux frères, apparemment irrécyclables : ils apprennent lentement – et non sans effort – à prendre soin l'un de l'autre. Un certain renversement s'effectue aussi en même temps : Patrick devient peu à peu moins rigide et se laisse contaminer par la folie douce des deux autres, tandis que Paul apprend à devenir un homme et à se responsabiliser.

Quant à François, il n'apprend pas nécessairement à devenir père. Il continue,



son frère, dérègle l'horaire minutieux de la prise de médicaments, pique les précieuses gouttes de morphine destinées à son père pour adoucir sa propre existence, trop dure à supporter par moments. La thématique construction/destruction est d'ailleurs habilement soulignée dans le film : les comprimés de Viagra que fabrique avec minutie

comme il l'a toujours fait, à chercher où se trouve son propre intérêt. Quand l'heure est au plaisir, il se rapproche de Paul, son compagnon de bouteille ; quand l'heure est plus grave, il s'en remet à son fils Patrick, qu'il sait d'instinct plus responsable. Le personnage de François a ceci d'intéressant qu'il semble incapable d'être proche de ses

deux fils à la fois ; dans la relation qu'il a instaurée entre lui et ses deux fils, il y a comme une sorte de balancier naturel qui leur laisse toute la place à tour de rôle. Il penche vers Paul pour jouir de la vie, il penche vers Patrick pour garder la mort à distance. Ce n'est que vers la fin, quand François regarde ses fils et ses petits-enfants jouer au hockey et se chamailler, qu'il s'arrête enfin et prend le temps de les regarder. Le film de Sébastien Rose présente d'ailleurs un beau contraste en montrant que les rapprochements, les réchauffements entre les trois hommes se produisent au milieu du froid (d'abord dans la maison, coupée d'électricité, où il fait 15 degrés sous zéro, puis sur la patinoire, dans l'air glacé).



La Vie, le vit

La Vie avec mon père est un film qui parle des hommes, mais dans lequel les femmes jouent un rôle important. C'est en effet à travers elles que les personnages masculins se définissent, c'est autour d'elles qu'ils gravitent, comme des satellites soumis à une attraction impérieuse. Des trois personnages, c'est celui du père qui s'avère le plus dépendant du regard des femmes, de leur amour, de leur présence. Il aime à se contempler dans le miroir qu'elles lui renvoient pour s'y découvrir encore jeune, plein d'esprit, charmant, ... désirable. Mais la nature ne répond pas toujours aux désirs et François n'arrive plus à suivre la cadence, ni à honorer cel-

les qu'il réussit à attirer entre ses draps. Après une contre-performance à Rome aux côtés d'une belle inconnue, puis une autre entre les bras de son amie éditrice, François est atterré, mais il refuse toujours de croire que les portes du plaisir lui sont désormais fermées. Dans le métro, un évident symbole phallique, il frôle les jeunes femmes, les caresse à la dérobée, hume leur parfum avec un indicible plaisir. Il tente de réveiller son corps, guette les stimulations, va même jusqu'à épier la blonde de son fils sous la douche : tout pour ne pas cesser d'être un homme. Entièrement obnubilé par ses ennuis érectiles, il ne se rend cependant pas compte que ceux-ci cachent une maladie beaucoup plus grave.

Le personnage de Sylvie, seule femme à évoluer au sein du clan Agira, joue un rôle catalyseur : elle réveille le désir chez François, lui permet de vivre à nouveau des moments de complicité avec une femme ; elle materne Paul, le rassure, le réprimande aussi parfois ; elle tend les bras à Patrick, lui permet enfin de lâcher prise. Elle est tantôt la mère consolatrice, tantôt l'amoureuse qui accueille. Les trois hommes viennent à elle avec leur douleur, leurs peurs, leurs sanglots, mais tout ce qu'ils réussissent à lui exprimer, c'est leur désir. Elle montre à quel point ces hommes sont impuissants et vulnérables. Sa présence permet aussi d'adoucir les aspérités dans la relation entre les trois hommes, elle rend leur cohabitation plus supportable.

Quant à la mère, la vraie, elle prend place dans le coffre de la voiture, au milieu des précieuses bouteilles de vin de François. Ses cendres tiennent dans un sac de plastique, en attente d'un endroit plus convenable, qui ne viendra jamais. Ses trois hommes ne parlent jamais d'elle, et lorsque le huissier s'emparera de la voiture, François aura le cœur fendu en pensant à ses précieuses bouteilles, mais il n'aura pas une seule pensée pour les cendres oubliées dans le coffre. Comme quoi, pour les Agira, seules les femmes bien en vie et surtout bien en chair comptent...

Le château de mon père

Le film de Sébastien Rose renferme une très intéressante symbolique, bien filée, autour de la maison du père. C'est une grande maison bourgeoise, cosuée, située dans le très chic quartier Outremont. On

devine qu'elle fut autrefois un joyau, mais bien qu'elle conserve encore quelque charme, il faut bien admettre qu'elle est maintenant en ruine. De tout temps, elle semble avoir été un lieu destiné aux plaisirs : sa cave à vin est bien garnie, ses nombreuses pièces s'enchaînent, comme autant d'alcôves. Patrick, le fils raisonnable, tente de la rafistoler avant qu'il ne soit trop tard, tandis que Paul, l'insouciant, la laisse se dégrader sans remords.

Mais plus que l'héritage que laissera François à ses fils, la maison est François. Tout comme son propre corps, tout entier destiné au plaisir et à la fréquentation d'alcôves, la maison du père a le cancer. François les a peu entretenus tous les deux, ne s'inquiétant pas outre mesure tant que la charpente tenait bon. Mais bientôt, des lézardes sont apparues sur les murs, l'eau s'est infiltrée, les tuyaux ont éclaté, l'électricité a été coupée... Voilà autant de signes qu'il faut lire en parallèle avec la situation de François. Quand enfin la maison est mise en vente, les draps blancs qui recouvrent tous les meubles annoncent déjà la fin prochaine de François, le linceul dont on le couvrira. Sans être trop appuyée, cette métaphore de la demeure ajoute un très intéressant axe de lecture au film de Sébastien Rose.

En bref, ce qui fait la force de *La Vie avec mon père*, ce sont ses personnages, qui évoluent graduellement tout au long du film, qui se laissent découvrir peu à peu. C'est aussi la qualité de la relation qui se tisse entre les trois hommes, remplie de non-dits, de faux pas et d'affection retenue. C'est, enfin, cet amour de la vie, cet éloge désinvolte, presque indécent du plaisir, qui finit par nous contaminer.

Notes

- 1 Film pour lequel Rose a remporté le Prix Jutra décerné au meilleur réalisateur d'un premier long métrage en 2004. Le film avait également été mis en nomination pour trois Prix Génie, dont ceux du Meilleur Scénario et d'Interprétation féminine (pour Micheline Lanctôt).
- 2 2005. Film réalisé par Sébastien Rose et co-scénarisé avec Stéfanie Lasnier. Distribution : Raymond Bouchard, David La Haye, Paul Ahmarani et Héliène Florent. Directeur artistique : Serge Bureau. Directeur photo : Nicolas Bolduc. Monteuse image : Dominique Fortin. Musique originale : Pierre Desrochers et Nathalie Boileau.